QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 313 15 Janvier 1910. LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

JEANNE D'ARC ET LE MERVEILLEUX

Dire que tout est merveilleux en Jeanne d'Arc : sa personne, sa vie, son œuvre, serait atténuer l'énergie du fait. La vérité est que Jeanne d'Arc fut la plus parfaite incarnation du Merveilleux que l'Histoire des peuples ait jamais rapportée — hormis celle du Fils de Dieu.

J'en voudrais dire quelque chose ici, m'en tenant d'ailleurs à quelques points de détail ; car, je le répète, le Merveilleux c'est toute la carrière de Jeanne : il y coule à pleins bords, telles les eaux de la Meuse, de la Loire, de la Seine qui reflétèrent au passage la chevauchée tour à tour glorieuse et funèbre qui conduisit l'héroïne de Vaucouleurs à Rouen.

Jeanne d'Arc est pétrie de merveilleux dans ses origines... l'on est même allé jusqu'à dire dans son sang.

Paysanne, gardeuse de brebis, simple et ignorante au point de ne savoir ni A ni B, elle a une telle distinction naïve et des allures aristocratiques si au-dessus de sa condition, qu'il s'est trouvé des critiques pour prétendre qu'elle n'était pas la fille des Darc et d'Isabelle Romée, mais le rejeton de Charles VI et d'une grande dame anglaise. « Plus on sera ensemble du sang royal de France, mieux cela vaudra », pouvait-elle dire au duc d'Alençon, en invoquant cette occulte lignée qu'elle n'ignorait pas.

Ainsi s'expliquerait la prophétie qui circulait aux débuts du XV[e] siècle, à travers les villages soumis à l'invasion, et faisant sortir le salut d'où était venue la ruine, « d'une source anglaise ».

... « O Lys insigne, arrosé par les princes, le Semeur te plaça dans un délectable Verger, au milieu des vastes campagnes. Sans cesse fleurs et roses d'un merveilleux parfum te transforme ceinture.

« Le lys est dans la stupeur; le verger dans l'effroi ».

Des animaux divers, les uns étrangers, les autres nourris dans le verger, s'unissant cornes à cornes, ont presque suffoqué le lys. Il s'étiole par sa propre rosée, on le resserre ; on lui arrache une à une ses racines, ils croient l'anéantir de leur souffle d'aspic.

« Mais voici venir *la Vierge*, *originaire du lieu d'où se répandit le brutal venin.* »

Inutile de dire que je n'évoque ces strophes sybilliennes qu'à titre de merveilleux et non de document historique. Mais faites d'intuitions avant la naissance, ou d'impressions recueillies *post factum*, elles parurent assez intéressantes à Jean Bréhal, le grand inquisiteur qui apporta son magnifique talent et son dévouement sans bornes à l'œuvre de la réhabilitation de l'héroïne, pour qu'il crût devoir les insérer dans les pièces officielles...

« Par elle, les animaux seront ignominieusement bannis du verger ;

« Elle donnera au lys des courants rafraîchissants ;

« Elle chassera le serpent ;

« Elle montrera où est le venin ;

« Par elle le gardien du Lys, Charles, appelé fils de Charles, sera couronné à Reims d'un laurier fait d'une main non mortelle.

« Autour se soumettront des voisins turbulents; les sources trembleront ; le peuple criera : Vive le Lys ! loin la brute (le léopard) ! Fleurisse le verger ! !! »

Pie II, l'homme le plus éclairé peut-être du xv[e] siècle, saluait en Jeanne « la combinaison » d'un grand génie et d'un savant stratagème des plus profonds politiques du temps. »

L'éloge est au-dessous de la réalité. Dans l'âme de Jeanne cohabitaient des vertus dissemblables et qui semblent s'exclure partout ailleurs. Je ne parle pas même des qualités morales qui la recommandent à l'admiration de tous les amants de la beauté mystique : sa pudeur et sa piété, sa modestie et sa douceur, sa force et sa magnanimité ; je ne fais allusion qu'aux qualités physiques et à celles que j'oserais appeler d'ordre extérieur et social.

Cette nature enjouée et grave, ironique et austère, prompte aux larmes, rougissant d'un mot et indomptable jusqu'à l'excès, réfléchie, perspicace, diplomatique et tout à la fois ardente, téméraire, brave et toujours la première à l'assaut ; cette coexistence dans une âme de jeune fille de vertus qui sembleraient devoir s'exclure et qui, de fait, s'appellent et se complètent seulement en cette nature sans pendant, a paru à ce point un inexplicable spécimen de merveilleux psychique, qu'une théorie a essayé de se faire jour pour en donner la clef. Cette théorie la voici :

Il y eut, pour mener à bien l'épopée qui va de Domrémy à Rouen, deux héroïnes, deux sœurs : Jeanne d'Arc et sa cadette Claude.

L'une est l'Inspirée, le porte-étendard qui prie, combine, conseille, mène les troupes à l'assaut derrière sa blanche et religieuse bannière : voilà la Pucelle.

L'autre est l'Amazone, le Porte-glaive qui donne « de bons buffes et de bons torchons aux Anglais de Glacidas et de Talbot » ; chevauche l'épée haute et fait reconnaître le bon droit aux horions ; voilà celle qui jouera, après la mort de Jeanne, le rôle tragi-comique de la Dame des Armoises (1).

Ainsi, Jeanne est la Débora chrétienne dont l'héroïne juive n'était qu'une pâle figure.

« De même que la prophétesse des temps antiques, âme de la défense du peuple de Dieu, ne voulant pas tuer Bisara elle-même, le fit frapper par Jahel, femme de Haber le Cinéen, de même Jeanne, au XV[e] siècle, sidéra l'ennemi avec son étendard, laissant à sa sœur Claude le soin de manier la lance et de férir par l'épée. Au XV[e] siècle, comme au temps du peuple d'Israël, Jahel et Débora combattaient ensemble et pour la même cause, mais, elles n'avaient point les mêmes armes ; pour vaincre, elles n'usaient ni des mêmes hommes, ni des mêmes moyens... »

Le prophète Merlin l'avait entrevue d'avance, une en apparence, double en réalité, la Pucelle qui, pour lui, représentait le prototype de la Femme, se dressant pour défendre la Société chrétienne et prendre soin de sa guérison.

« Chacun de ses pas, avait-il annoncé, allumera une double flamme. Sa droite portera la forêt de Calyddon, sa gauche les créneaux des murs de Londres. »

Sous sa forme imagée, symbolique, cette prophétie populaire indique bien la mise en jeu de deux femmes différentes : la droite signifiant, dans la langue des prophéties, celle qui sera chargée de l'action visible, éclatante et entraînera l'Ecosse qui, au temps des vieux brenns celtiques, se nommait précisément forêt de Calyddon ; la gauche désignant celle qui devra conduire l'action invisible et assurer à la France l'alliance occulte des hauts barons anglais, appelés par Merlin les créneaux de Londres... »

Voilà, du moins, une thèse qui n'est pas banale ; mais cet ingénieux effort tenté par un critique fantaisiste et d'ailleurs respectueux, pour expliquer l'harmonieux assemblage des qualités opposées dans l'âme de Jeanne d'Arc, cet effort, dis-je, n'est-il pas le plus éloquent témoignage rendu à la plénitude du Merveilleux dans notre sublime héroïne ?

---

(1) Voir l'*Inviolée*. De Cauchon à Thalamas. Etude sur les différentes théories élaborées pour expliquer Jeanne d'Arc. MM. Gaffre et Desjardins. Société d'éditions, 3, rue Vavin, Paris.

Le Merveilleux qui précède et assiste l'éclosion de la destinée de Jeanne se manifeste surtout dans les *voix* qui viennent prendre, dès l'aurore de sa vie, la direction de sa destinée.

Les voix ! aucun mot, mieux que celui-ci, ne pourrait désigner l'immatérielle réalité des Etres célestes qui venaient former leur virginale messagère.

Je crois à l'apparition des Guides de Jeanne : je crois à leur action sur l'esprit et la volonté de leur docile disciple, et, si j'essayais d'en chercher une explication rationnelle, je me retournerais vers la vieille exégèse moyenâgeuse, car j'estime que rien n'a été dit de plus sensé et de plus moderne sur les relations possibles d'esprit à homme que ce qu'en a dit la vieille scolastique par la plume de Saint-Thomas d'Aquin.

Que l'on relise dans la Somme théologique la doctrine du docteur sublime sur la substance, la connaissance, le mouvement, l'influence des natures angéliques, et l'on verra à quelle hauteur l'envolée de la philosophie élève la conception des croyants au-dessus du patinage hasardeux de la science contemporaine dont le sol fragile se crevasse à chaque instant (1).

D'ailleurs, même à la suite d'un maître tel que Thomas d'Aquin, je ne me flatte pas de saisir le comment des apparitions ; je m'en tiens au simple fait.

Dans l'état actuel de nos connaissances, le phénomène seul est l'objet adéquat de notre intelligence ; les causes nous échappent.

Savoir le reconnaître est faire œuvre de raison. Rien n'est plus amusant que la bouffissure des faiseurs de systèmes qui veulent, à grands renforts de mots qu'ils comprennent peu, expliquer des mystères qu'ils ne comprennent pas du tout.

Tous les gobeurs de la science, bigots et gogos de la raison émancipée, rejettent l'explication spiritualiste et chrétienne.

D'objectivité des apparitions, ils n'en voudraient pour un empire ; aussi, ont-ils parcouru successivement, pour les expliquer, tous les stades des grossières théories matérialistes ou simplement des drôleries de la fantaisie. Pour celui-ci, les visions de Jeanne ne sont que « le résultat des transports de la théomanie... », pour celui-là, « des hallucinations pathologiques, ou si l'on veut, des manifestations d'un état hystéro-épileptique... »

Moins impertinente peut-être que celle d'avant-hier, la critique d'aujourd'hui, qui ne peut pas nier qu'elle se trouve en face d'une « âme admirablement saine dans un corps sain », modère légèrement ses qualificatifs. Après avoir épuisé la corde qui a craqué à force d'avoir été tendue, de l'enthousiasme surexcité, du patriotisme congestionné, elle prétend nous éblouir à force de formules grandiloquentes, à relents d'outre-Rhin... : la désagrégation mentale (V. Janet) ; les états hypnoïdes (MM. Brewer et Freud) ; la subconscience, la conscience subliminale (M. Myers).

Nous laissons aux inventeurs le rare mérite de comprendre le jargon qu'ils ont créé ; les naïfs et les provinciaux de la métaphysique se laissent prendre par les grands airs de Christophe Colomb qu'aiment à se donner ces explorateurs de l'inconnu ; les esprits informés qui ont fréquenté quelque peu les caravelles de ces pseudo-révélateurs ont vite fait de découvrir qu'elles font eau de toutes parts, capables tout au plus de sortir du royaume des ombres, pour entrer dans le domaine de la chimère.

Tenterai-je d'expliquer « les Voix », ces voix que l'Inspirée « voyait des yeux de son corps, comme je vous vois vous-mêmes », dira-t-elle à ses juges, — à la mode psychique moderne ? Par une matérialisation d'atomes ? par la solidification des fluides ? par les vibrations de l'éther ? que sais-je ! ce serait entrer dans la région de l'hypothèse. Or, cette région est sans frontières. Immense comme l'imagination et diverse comme la fantaisie, l'hypothèse se prête à toutes les combinaisons. Nous n'en serions pas plus avancés que d'avoir assisté à quelque tournoi de quiproquos engagé par une compagnie de beaux joueurs, après boire...

Il en est de même de la suprême apparition du Merveilleux qui clôt la vie de la martyre.

Qui pourra dire ce qu'était la Colombe blanche que l'on vit s'échapper des flammes du bûcher, au moment même où Jeanne d'Arc rendait son dernier soupir ?

(1) Particulièrement les questions LI et CXI de la première partie de la Somme théologique.

Son âme ? Oui, sans doute ; mais pourquoi sous cette forme et pourquoi visible aux yeux du spectateur ? N'était-elle pas la Colombe mystérieuse qui descendit à l'aube de la monarchie française, sur le baptistère de Reims, ce berceau sacré où s'éveillait une dynastie qui n'eut pas sa pareille au monde ?

Ame de Jeanne, génie de la France à Reims, dans les eaux du baptême ; à Rouen, dans les flammes de la Rédemption ; Baptême d'eau, Baptême de feu, sur lequel plane la colombe de l'Arche, comme aux jours des eaux ; la colombe de la Pentecôte, comme aux jours des flammes...

Qui ne saluerait, qui n'aimerait, en cette idéale figure de Jeanne, le Merveilleux le plus pur qui apparût jamais sur terre, afin d'y témoigner que Dieu se réserve toujours de pénétrer dans les choses humaines, pour y faire éclater, même aux époques les plus ténébreuses, un rayon des divines clartés.

L'ABBÉ GAFFRE.

Pour Jeanne d'Arc !

SOUSCRIPTION OUVERTE

PAR

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

POUR CONTRIBUER

A L'ÉRECTION D'UN MONUMENT DE JEANNE D'ARC

A ROUEN

Nos lecteurs et abonnés savent qu'un Comité s'est formé pour élever à Rouen, sur la place du Vieux-Marché, un monument expiatoire à Jeanne d'Arc.

Nous empruntons les lignes suivantes à « *Jeanne d'Arc* », *organe du Comité de Réparation nationale envers Jeanne d'Arc.*

Le choix du Comité s'est arrêté sur une maquette inédite, dont l'auteur a demandé à garder encore l'anonymat. Le sujet est admirablement traité. Il répond aux désirs du jugement de réhabilitation, nous semble-t-il. Jeanne est debout sur le bûcher dont les flammes commencent à envelopper la robe de suppliciée ; le corps est dans les tortures du feu, la tête rejetée en arrière est dans la vision béatifique, ses yeux contemplent la gloire céleste, pendant qu'elle meurt en pressant la croix sur son cœur.

L'ensemble est plein de vie, inspire la pitié et la piété, et proclame la récompense éternelle assurée aux héros de la foi et du patriotisme.

Tous les Français auront à cœur de hâter l'exécution de ce monument sur l'emplacement même du bûcher de 1431, place du Vieux-Marché, à Rouen ».

Les lecteurs de l'*Echo* peuvent juger de la valeur de l'œuvre par la reproduction dont nous leur offrons



la primeur. Heureux d'affirmer ainsi ses sentiments d'admiration envers celle qui incarne si parfaitement le *Merveilleux* chrétien, ainsi que le dit le magistral article de M. l'abbé Gaffre, l'*Echo* ouvre une souscription dans ses colonnes. (*Prière d'adresser les souscriptions à M. A. Leclerc, 19, rue Monsieur-le-Prince, à Paris*).

Le nom des souscripteurs, sauf désir contraire, sera adressé avec l'obole large ou modeste, pour être inscrit au Livre d'or des bons Français qui ont voulu coopérer à la glorification de Jeanne d'Arc, au lieu même où la haine de la Patrie en fit une martyre.

La Direction.

Eloquence des Nombres

Nous sommes heureux de pouvoir offrir aujourd'hui à nos lecteurs la primeur d'un article signé Simmias, *pseudonyme sous lequel se cache la personnalité d'un de nos romanciers les plus réputés de ce temps. L'intérêt de cette étude fort documentée n'échappera certainement pas à nos Lecteurs.*

Monsieur le Directeur,

En réponse à l'article si intéressant de votre collaborateur Timothée, permettez que je vous présente quelques considérations sur la mystique des « Nombres ». C'est le premier travail de ce genre qui ait été fait ; du moins je ne me connais pas de prédécesseur.

Il va sans dire que, fils soumis de l'Eglise catholique, je ne donne pas ces calculs pour des oracles. Je ne fais que les proposer aux réflexions de mes coreligionnaires qui, comme moi, croient à la proximité de la fin des temps. Les rapprochements de ces nombres sont d'une extraordinaire clarté.

* * *

Les chiffres, et, plus spécialement, les chiffres arabes, dont nous nous servons, procèdent de combinaisons diverses entre le point et la ligne. Le point fut, tout d'abord, le premier signe du calcul. En mystique, comme dans la représentation graphique, il fut le signe de l'Infini, car, nous dit la Géométrie, *le point n'a ni longueur, ni largeur, ni épaisseur*, ce qui est bien le caractère de l'Infini, appelé par les anciens « Aoriston » ou « apeiron », ce qui signifie « indéterminé » ou « illimité ». La ligne, au contraire, est la caractéristique du fini, car elle a un commencement, un milieu et une fin et, par hypothèse, elle naît de la progression d'un *point*, du lieu A au lieu B. La juxtaposition des lignes donne l'*espace* et leur multiplication les *corps*.

C'est ce qui a imposé aux imaginations primitives les dessins variés d'où sont issus les caractères alphabétiques, confondus, à l'origine, avec les premiers nombres.

Ceci posé, on comprend tout de suite que le *point* gardant le sens d' « infini », ou de « perfection », toute addition au point signifia « imperfection », « limitation », c'est-à-dire *mesure* plus ou moins évaluable de l'infini par le fini. Le point fut Dieu, les figures linéaires la Création en ses innombrables variétés.

Donc, lorsque les lettres de l'alphabet cessèrent de se confondre avec les chiffres, ceux-ci, par la même origine idéographique, essayèrent de figurer le rapport du fini à l'infini, et, à mesure que les langues s'éloignèrent de leur commune source, les figures des nombres devinrent de plus en plus arbitraires.

Or, pour saisir, autant que possible, le sens évaluations mystiques du « Nombre », il convient tenir compte, à la fois, de sa représentation graphique et de sa genèse idéologique.

* * *

Il faut, tout d'abord, comprendre le symbolisme des trois Points Maçonniques.

Ces trois Points ne sont que la marque Juive de l'origine.

En effet, le *point* fut la première forme de la lettre *Iod*, • ⊙

Plus tard, le Iod s'allongea d'une barre, ou trait vertical : ♀

Le *point* représentant l'Infini, ou Dieu, le *trait* vertical représenta la création, qui sort de Dieu, à l'instar de la graine qui germe :



Aussi les premiers Monogrammes de la Divinité, dans l'écriture rabbinique, furent-ils tracés, tantôt sous la figure d'un cercle contenant trois points :



tantôt sous celle du même cercle contenant trois Iod :



tantôt sous celle de la lettre Schin, qui se compose de trois Iod reliés par un trait horizontal :



Le Iod (nombre 10, ou de la Perfection) fut donc la figure du Dieu *créateur*, — la graine germant, le *point* produisant la *ligne*, l'Infini donnant naissance au fini.

Mais le fini étant l'image de l'Infini, ce fut encore le *point déterminé* qui lui servit de figure. Et, comme dans le Iod, le trait est *au-dessous* du point, pour marquer que la germination commence par la *racine* (pro-

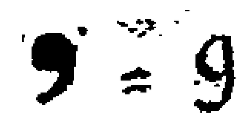


cession), le monogramme de la création fut ce même

Iod retourné, indiquant que la graine ensemencée continue son évolution par la *tigelle*, et que la créature tend à remonter vers le Créateur, ce qui donna la figure inverse (conversion) :



On remarquera, tout de suite, que selon les caractères *arabes*, qui sont *sémitiques* comme l'*hébreu*, le premier Iod donne le chiffre 9



et le Iod retourné donne le chiffre 6



Si l'on réunit les deux figures on trouve celle-ci :



C'est-à-dire 9 uni à 6, à savoir 15, ou 10, Perfection créatrice, uni à 5, Imperfection créée, 9 étant le Carré, ou deuxième Puissance de *Trois*, et conservant l'*Impair* (non par), et 6 n'étant que *Trois* s'opposant à lui-même par le nombre *Deux*, nombre de l'*Egalité*, qui est exprimé par le Fils, ou Verbe, Deuxième Personne de Dieu.

Cette union du Créateur et de la Créature se trouva figurée par la lettre Aleph, laquelle fut, à l'origine, composée de deux Iod réunis par une barre oblique,



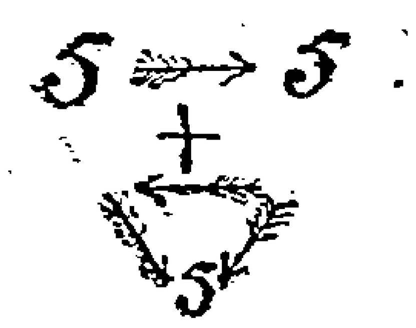
et est devenue ultérieurement, en écriture carrée :



Car  est le signe graphique de l'Unité.

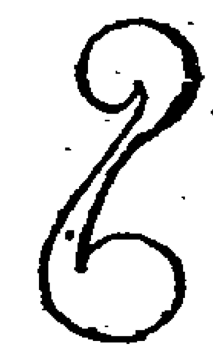
***

Or 9 et 6 unis, ou 9 + 6, égalent 15, avons-nous dit, et 15 égale 10 plus 5, soit la Perfection (10) plus la moitié de la Perfection (5), nombre humain, ou *trois* fois le nombre humain, c'est-à-dire l'homme marqué au sceau de la Trinité, — ou encore la Plénitude du Divin (3 $\times$ 3), plus le Divin se soumettant à la dualité (3 $\times$ 2). Et dans le dessin donné ci-dessus, 15 s'écrirait :

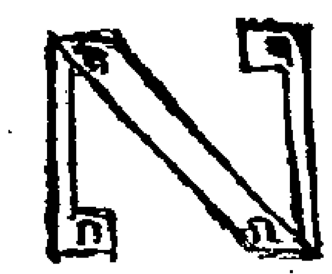


Dans cette nouvelle figure, le 5 du milieu (le Deuxième) *descend* au-dessous des deux autres (figure de l'Incarnation de la Deuxième Personne).

C'est donc l'addition de 9 et de 6 qui nous fournit l'union du Iod d'en haut et du Iod d'en bas, ce que le Zohar désigne dans la double expansion de Dieu en lui-même, l'Infini sans bornes, ou l'*Atsiluth*, — et en dehors de lui-même, par la *Shekhina*, ou Providence enveloppant le monde :



C'est-à-dire la lettre Aleph résumant le Tétragramme divin :



Soit : Iod, — Première Personne, ou Père, — Hé, — Deuxième Personne, ou Fils, — Vav, Troisième Personne, ou Esprit, — Hé, Deuxième Personne Incarnée.

Aleph, première lettre de l'alphabet, aussi bien que de la numération hébraïque, est, à la fois, l'Un absolu et l'Un, principe des nombres. 1, en effet, commence 10, 100, 1000, etc., nombres de perfection qui rentrent tous les uns dans les autres.

Aleph est donc le signe de la Plénitude, et c'est ce qu'exprime l'addition de 9, Ternaire divin, et de 6, Dualité de la création, faite par le Verbe, ou Fils, Deuxième Personne de Dieu.

***

Mais lorsque le péché souilla le monde, il y eut rupture entre Dieu et la création ; le 9 se sépara du 6, à savoir le Iod d'En Haut du Iod d'En bas, et le signe s'écrivit ;



soit :

$$\frac{9}{6}$$

Et ce fut le signe de la Division, opposé au signe de l'Addition. La proportion s'établit :

$$\frac{9}{6} = \frac{15}{10}$$

Ce qui voulut dire que, désormais, la Dyade de *l'Egalité* devenait le signe de l'*Opposition*, ou de la *Lutte*, puisqu'elle entrait en conflit avec la Triade

créatrice. Il manqua à 6, une quantité égale à la moitié de lui-même, soit 3, pour revenir à la plénitude. Et cette proportion se maintint pour toujours entre l'Impair et le Pair, le Parfait et l'Imparfait, car à 2, il manqua 1 pour faire 3 (2 = 3 unités, moins *une unité*), à 4, il manqua 2 pour faire 6 (4 = 3 dyades moins *une dyade*), à 6, il manqua 3 pour faire 9 (6 = 3 triades moins *une triade*), et ainsi de suite. La loi du *pair*, ou imparfait, fut donc de tendre indéfiniment vers l'*impair*, ou parfait, sans jamais y atteindre.

***

La lanterne ainsi allumée, nous allons voir clair dans la mystique des Nombres. 9 est à 3 ce que 3 est à 1. Or 9 est le carré de 3. On pourrait donc dire que 3 est le carré de 1, si 1 était susceptible de se multiplier par lui-même.

Mais 1 ne se multipliant pas par lui-même, son carré théorique équivaut à sa triple addition, ce qui donne 111.

Si de 111 graphique nous retranchons un tiers, il nous reste 11 c'est-à-dire *deux* 1, soit une dizaine, plus une unité. — 11 est le nombre maudit de toute numération, parce que, bien qu'*impair*, il représente une dizaine complète se séparant d'un commencement de dizaine, ou, en d'autres termes, l'*unité* se détachant de la *perfection*, la créature en révolte contre le Créateur, alors que la plénitude de l'œuvre créatrice exigerait l'union de la *perfection* (10) avec l'*imperfection* (2), c'est-à-dire 12... 11 est donc, dans l'*impair*, le contraire de ce qu'est 10 dans le *pair*, à savoir le Mal opposé au Bien. Car 10 est le produit de l'Unité s'ajoutant aux *trois* premiers nombres : $1 + 2 = 3$; $3 + 3 = 6$; $6 + 4 = 10$, tandis que 11 est une quantité qui, outrepassant la *dizaine*, commence un nouveau nombre sans le finir.

Au contraire, si de 111 numérique nous retranchons un *tiers*, nous obtenons 74, dont la moitié est 37. Or 37 représente *trois* fois la perfection (10×3) s'imprimant dans l'acte créateur (7).

De son côté, 111, formé de trois 1 juxtaposés (les trois Iod ייי), se compose de l'Unité 1, plus la Dizaine, 10, plus la Centaine 100. Il forme la pyramide :

1
1 0
1 0 0

Multiplié par 2, il donne :

2
2 0
2 0 0

Et par 9 :

9
9 0
9 0 0

Dont l'opposé est

6
6 0
6 0 0

C'est-à-dire le nombre que fournit l'Apôtre saint Jean et qu'on attribue communément à l'Antechrist.

Si l'on écrit les trois *neuf* en figure descendante, et les trois *six* en figure ascendante, on obtient

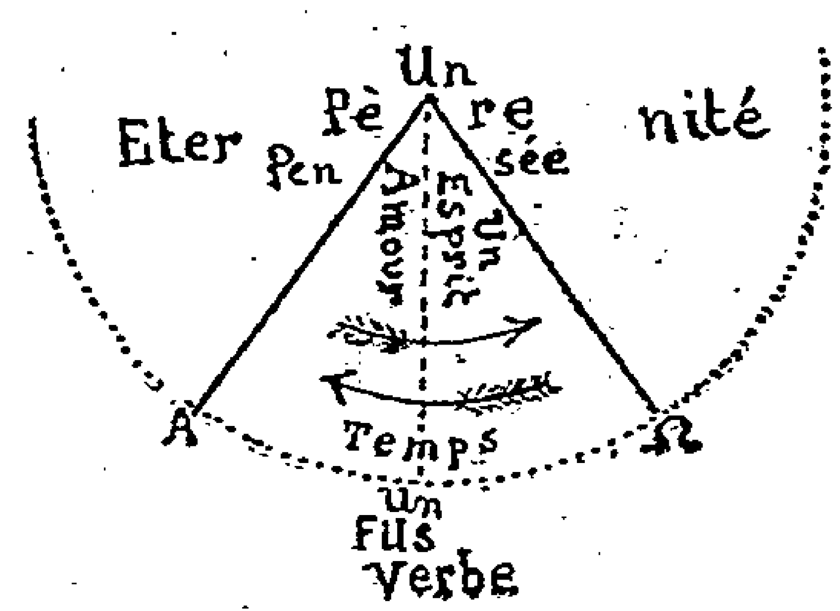
9 0 0
9 0
9
6
6 0
6 0 0

Ce qui nous fournit le graphique de la lutte du Bien et du Mal (telle que l'indique l'Apocalypse), par opposition du Ternaire Parfait et du Binaire Imparfait.

Le *Binaire Imparfait* est la traduction aussi exacte que possible de ce que Pythagore appelait : « Aoriston Duada » (αόριστον Δύαδα) et qu'il faisait émaner de l'Unité : « ek tês Monados » (ἐκ τῆς Μονάδος).

Et ceci nous donne un image saisissante, celle du Pendule (la Dyade) se balançant sous la Monade, mouvement qui crée le « Temps »,

« Le Temps, cette image *mobile*
« De l'*immobile* Eternité. »



Car c'est bien par la Dyade, ou Verbe, que Dieu a créé le monde (« *per quem omnia facta sunt* »), et le Temps n'est que la durée *mouvante* de l'acte créateur du Verbe, cette « *forma fluens* » que le grand Duns Scot implique, avec saint Augustin et Aristote, dans l'*essence* de la « matière première ».

(*A suivre*) SIMMIAS

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS **et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.**

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *Romans de comètes.*

La comète de Halley nous arrive, de son train précipité (3.240 kilomètres à la minute). Elle sera visible dès février pour les astronomes et pour le commun des mortels à partir du 20 avril. « Au 18 mai, dit M. Camille Flammarion, la tête de la comète sera, par rapport à la Terre, à 26 millions de kilomètres. Or, les queues cométaires ont souvent 30, 40, 50 millions de kilomètres et davantage, et elles sont toujours opposées au Soleil. Cet immense appendice pourra donc nous atteindre, nous envelopper pendant plusieurs heures. Quelles conséquences, quels phénomènes mécaniques, physiques, chimiques, physiologiques pourront se présenter, il serait téméraire d'affirmer ; nous ne pouvons qu'émettre des hypothèses.

« L'empoisonnement de l'humanité par des gaz délétères est possible, quoique improbable. Si l'oxygène de l'atmosphère venait à se combiner avec l'hydrogène de la queue cométaire, ce serait l'étouffement général à bref délai.

« Si, au contraire, c'était une diminution de l'azote, une sensation inattendue d'activité physique serait éprouvée par tous les cerveaux, et la race humaine périrait dans un paroxysme de joie, de délire et de folie universels, probablement, au fond, très enchantée de son sort. L'oxyde de carbone, au contraire, pourrait amener l'intoxication de tous les poumons. »

L'éminent astronome ne pense pas qu'il y ait lieu de s'inquiéter :

« Les queues cométaires sont immenses, il est vrai, mais si légères, si raréfiées que l'atmosphère terrestre est du plomb en comparaison. Lors même que notre globe y serait complètement immergé, nous serions sans doute protégés de tout cataclysme par notre blindage atmosphérique. La comète serait comparable à un brouillard traversé par une locomotive à grande vitesse. »

M. l'abbé Moreux, directeur de l'Observatoire de Bourges, pense aussi que nous ne risquerons pas grand'chose, les gaz délétères de la comète devant être fort dilués à cette distance du noyau.

Mais enfin ni l'un ni l'autre astronome ne peut évidemment rien affirmer, et il n'est pas absurde de croire que le monde va finir le 18 mai.

***

Les comètes étaient un des plus curieux problèmes du monde mystérieux et charmant de nos aïeux ; ces figurantes tragiques apparaissaient à l'horizon dans toutes les grandes circonstances, — guerres, pestes, morts de potentats — comme le bourreau rouge et masqué passe au fond d'un drame romantique. « Alors les cités poussent un cri d'alarme et chacun tremble d'une terreur panique », dit Sénèque, — à qui la comète parue du temps de Néron a fourni l'un des plus jolis mots courtisanesques que l'on puisse citer à l'actif (si considérable en cette matière) des philosophes : il écrivit qu'elle avait « réhabilité les comètes », ayant paru sous un prince si vertueux.

Les comètes n'avaient pas, du reste, en ces temps, la même apparence qu'à nos yeux sceptiques. Elles affectaient des formes sinistres : de glaives, de dragons, de masques sanglants. Le chapitre des *Monstres célestes*, dans Ambroise Paré, et le *Theatrum cometicum*, de Lubienietzki, nous en présentent de bien curieusement horrifiques. Rien n'est plus prouvé, plus fourni de bons témoignages que cette fausseté.

Les savants modernes, depuis les railleries de Trissotin (*Nous l'avons en dormant, madame, échappé belle !...*) jusqu'à celles de Babinet, ont rétabli la réalité des choses. Remarquez qu'ils sont, du reste, parfaitement incapables de répondre à cette simple question : qu'est-ce qu'une comète ? Ils disserteront, ils écriront de gros volumes, mais ils ne répondront pas nettement. On est encore aux hypothèses. L'une des plus vraisemblables semble celle du philosophe antique Panetius, adoptée par Cardan, et, de nos jours, par Gergonne et Saigey qui est... que les comètes n'existent pas. Elles ne seraient que des apparences, du fantasme.

Il n'est pas plus extravagant qu'autre chose de les supposer habitées par des êtres d'une nature particulière. C'est l'opinion de la Marquise, dans Fontenelle ; elle croit que les habitants de ces globes erratiques crient : « Un soleil !... un soleil ! », comme nos matelots : « Terre ! » André Ollivier adopte cette hypothèse dans son *Essai sur les comètes*, et Lambert a écrit là-dessus l'une de ses plus jolies *Lettres cosmologiques*.

***

Parmi les comètes périodiques, la première est cette actuelle comète du Halley qui menace de mettre fin à tous nos tapages et bavardages. L'astronome anglais l'observa en 1682, crut reconnaître en elle la comète observée par Képler en 1607 et en prédit le retour pour 1758. Elle reparut, un peu pâlie, en 1835.

Ce fut elle, croit-on, qui présagea la conquête de l'Angleterre par les Normands. Dans la célèbre tapisserie de Bayeux, on voit les hommes d'armes du Conquérant lever les yeux vers elle en de pittoresques attitudes émerveillées. Et de l'autre côté de la Manche,

le moine de Malmesbury l'apostrophait tragiquement de la fenêtre de sa cellule : « Te voilà donc, signe de larmes pour tant de mères, qui menace ma patrie de ruine ! »

Ce fut elle encore, semble-t-il, qui pronostiqua la mort de Philippe-Auguste, lequel « contraint de fièvre clouist son dernier jour peu après l'apparition d'un terrible signe du ciel que l'on appelle comète. « Rien de plus honorable pour Philippe-Auguste, pareille apparition n'ayant eu lieu jusqu'alors que pour le trépas de très grands princes, tels que Constantin, Charlemagne, Attila. Plus tard, Mahomet obtint pareil honneur, mais il se vulgarisa par la suite.

On sait que ce fut encore l'apparition d'une comète qui décida Charles-Quint à abdiquer. Une vieille gravure le représente la main levée vers l'astre redoutable et lui met ce quatrain dans la bouche :

Par la triste comète
Qui brille sur ma tête,
Je connais que les cieux
M'appellent de ces lieux.

Mignet conteste ce fait, mais sans bonnes raisons, et l'on voit bien que c'est le parti pris du savant contre le pittoresque.

La fameuse comète qui n'effraya pas moins Mahomet II, en train d'assiéger Belgrade, que Jean Hunyade, occupé à le défendre, serait toujours celle de Halley, d'après Babinet. Le pape Calixte III institua l'*Angélus* de midi pour fléchir la colère divine. Quarante mille moines accoururent au secours de Belgrade, armés de leurs seuls crucifix, avec lesquels ils mirent les Turcs en fuite, frappant et criant : « La comète est exorcisée, elle ne peut rien contre nous ! »

— Quels astronomes ! s'écrie gouailleusement Babinet.

Des astronomes auraient-ils mieux fait ?

* * *

Il faut dire qu'il y a des comètes *bénéfiques*; ainsi celle de 1811, marraine du vin fameux.

D'après un article du *Gentleman's Magasine*, « elle aveugla les mouches en Angleterre, qui disparurent de fort bonne heure cette année-là, et il naquit quantité de jumeaux. La femme d'un cordonnier de White-Chapel en eut jusqu'à quatre ».

Toutefois cette comète si avantageuse aux Anglais était de sinistre augure pour nos futurs amis les Russes, à qui elle présageait la terrible invasion de Napoléon. Une petite religieuse russe allant à l'église aperçoit l'astre, pareil à une gerbe de flammes. Elle pousse un cri et laisse tomber sa lanterne. L'abbesse lui dit :

— Qu'as-tu donc ? — Oh ! matouchka (petite mère), voyez... quelle étoile est-ce là ? — Ce n'est pas une étoile, c'est une comète... un signe que Dieu nous envoie avant les malheurs. « Tous les soirs cette comète flambait dans le ciel, et nous nous demandions : Quels malheurs apporte-t-elle donc ? » (Récit de sœur Antonine, *Revue des Deux-Mondes*.)

Mais la plus intéressante de toutes les comètes est, assurément, celle de 1680 — celle qui a causé le déluge d'après Lalande, qui présagea plus tard la prise de Troie, l'engloutissement des villes d'Achaïe, Hélice et Bura, et qui doit, d'après Whiston, nous incendier après nous avoir submergés.

Sur la possibilité de cet anéantissement de la Terre par la rencontre d'une comète, tout le monde est d'accord ; ce n'est que sur la probabilité et le mode de cet anéantissement que l'on diffère d'avis. D'après Tyndall, parlant au nom de la science actuelle, si la Terre se trouvait arrêtée un seul instant dans son orbite, par la rencontre d'une comète à noyau solide, le mouvement, transformé en chaleur, en donnerait une quantité suffisante pour fondre la Terre et la réduire en vapeur.

Dans le *Colloque entre Eiros et Charmion*, le grand visionnaire Edgar Poë a décrit d'une manière saisissante cette dernière scène de l'histoire du monde. La comète de Poë est sans noyau solide, d'une densité moindre que notre gaz le plus rare. Mais c'est justement cette ténuité qui fait son danger. Elle apporte dans notre atmosphère une quantité prodigieuse d'oxygène, en extrait totalement l'azote : d'où la combustion irrésistible, l'accomplissement exact des Ecritures.

Nous avons cité assez longuement ces pages admirables à cette place même, en octobre 1899. C'était une autre comète qui menaçait alors le monde. Espérons que, dans dix ans encore, nous réécrirons un nouvel article sur l'approche d'un astre enflammé, et que les mêmes lecteurs auront l'indulgence de le lire. C'est un vœu qu'il n'est pas trop tard pour formuler le 15 janvier.

GEORGE MALET.

Nous rappelons à nos lecteurs que tout ce qui concerne l'administration : mandats d'abonnements, demandes de numéros, de renseignements ou réclamations, doit être adressé à M. Alfred Leclerc, et à son nom, 19, rue Monsieur-le-Prince, Paris.

A propos de l'« Oiseau Bleu »

DE

M. Maurice Maeterlinck

Il semblerait, de nos jours, qu'au théâtre, du moins, l'on soit un peu revenu aux temps heureux où les bêtes parlaient. Il y a peu de temps, dans la *Belle au Bois dormant*, M. Jean Richepin faisait dire au Hibou de Pallas-Athénée, ainsi qu'à quelques grenouilles, les plus jolies choses du monde. On prétend que très prochainement, car tout arrive, M. Rostand va donner à la Porte-Saint-Martin un certain *Chantecler* dont on s'occupe beaucoup, et qui depuis longtemps défraie la verve aimable des gazettiers et celle des chroniqueurs, voire même des chroniqueurs judiciaires. Et voici qu'à Londres, le très délicat et très bon poète Maurice Maeterlinck a fait représenter une féerie en prose et quelle prose ! dans laquelle, nous entraînant à sa suite au Pays du Merveilleux, il ne se contente pas par une aimable fiction de faire comme vous et moi, peut-être mieux encore, dialoguer les animaux qui prennent à l'action une part considérable. Poussant plus loin l'audace de l'invention, il rend loquaces les arbres eux-mêmes. Le *Peuplier* se réjouit de cesser enfin son long silence ; le *Tilleul* se montre idyllique et sentimental, le *Marronnier* snob et boulevardier, le *Chêne* patriarcal comme il sied, le *Sapin* funèbre, le *Cyprès* mortuaire.

Les Eléments aussi discourent à perdre haleine. Voici l'*Eau* empruntant au conte de Peau d'Ane sa robe couleur du temps : *le Feu* drapé dans son manteau vermillon, dont les reflets chatoyants s'avivent à l'éclat d'une doublure métallique ; la *Lumière* dont les draperies scintillantes d'or à reflets d'opales et d'argent pâli ont le doux éclat d'un rayon de lune.

C'est encore le *Temps* étalant sa barbe blanche sur un long manteau sombre dont les plis ne dissimulent point la faulx traditionnelle et l'habituel sablier : la *Nuit* s'avance enfin, dans ses voiles immenses et constellés, fleurie des emblématiques pavots.

Et ceci est plus étrange et plus curieux encore : les produits fabriqués manifestent une âme et son expression verbale. Ecoutons le *Sucre* et le *Pain* se mêler, comme le *Lait*, à la conversation et à l'intrigue et donner la réplique au Chien et au Chat, au Coq, au Loup et au Porc, à l'Ours et à l'Ane, au Cheval et au Taureau.

C'est un étrange et amusant cortège que forment ces diverses personnifications, aux deux petits héros, pendant tout le cours de la pièce. Celle-ci est entièrement construite sur la matérialisation chimérique des rêves qui bercent le sommeil de ces enfants d'un pauvre bûcheron.

Tyltyl, vêtu de la défroque du Petit Poucet, et Mytyl, parée de la robe du Petit Chaperon Rouge, quittent, sur l'ordre de la fée Berylune, l'humble demeure de leurs parents. Ils partent à la conquête d'un insaisissable *Oiseau Bleu*, talisman d'un bonheur parfait.

C'est au Royaume du Souvenir que tout d'abord ils s'arrêtent. Là, calmes et reposés, dorment les Défunts qu'éveillent seule la pensée d'un être vivant qu'ils aimèrent. La scène est délicieuse de charme attendri.

Qu'on en juge :

« GRAND'MAMAN TYL. — Nous sommes toujours là, à attendre une petite visite de ceux qui vivent... Ils viennent si rarement?... La dernière fois que vous êtes venus, voyons, c'était quand donc ?... C'était à la Toussaint, quand la cloche de l'église a tinté...

TYLTYL. — A la Toussaint ?... Nous ne sommes pas sortis ce jour-là, car nous étions fort enrhumés...

GRAND'MAMAN TYL. — Non, mais vous avez pensé à nous...

TYLTYL. — Oui...

GRAND'MAMAN TYL. — Eh bien, chaque fois que vous pensez à nous, nous nous réveillons et nous vous revoyons... »

M. Maeterlinck paraît s'engager là sur un terrain spirite... Mais passons, aussi bien, nous ne voulons parler que de sa pièce.

Tyltyl et Mytyl gagnent ensuite le pays de l'Avenir, où attendent les embryons d'êtres à naître, prêts à partir pour notre pauvre terre avec le bagage de douleurs et de joies imposé à chacun par la Fatalité. M. Maeterlinck, et nous l'en chicanerons respectueusement, semble s'écarter un peu trop, à ce sujet, des doctrines de l'Eglise. Que deviendrait, d'après lui, le Libre Arbitre ? Alors nous naîtrions inexorablement bons ou mauvais, heureux ou infortunés, sans que rien ne nous puisse soustraire au sort inéluctable à nous imposé ! Le Christianisme est sur ce point plus consolant et plus rassurant.

Ils arrivent ensuite chez la *Nuit*, gardienne jalouse des ignorances et des superstitions qui mirent en nous tant d'illusions charmantes, oiseaux bleus qui se décolorent et meurent à la lumière du jour : la Nuit protectrice des cauchemars et des maladies que la science aujourd'hui persécute, les infortunées, et qui se por-

tent mal depuis les progrès de la médecine et de la bactériologie.

Et les deux enfants, vainement, persistent à la poursuite chimérique d'un idéal de félicité toujours impossible à atteindre. Ils ont à lutter contre les forces coalisées de la Nature avec comme seuls défenseurs la Lumière, le Chien et les propres créations de l'Homme, le Pain, le Sucre et le Lait.

Contrairement à d'autres penseurs et philosophes, M. Maurice Maeterlinck établit, comme condition essentielle au bonheur, le Savoir. L'homme ne peut être heureux que s'il possède les suprêmes secrets et c'est pour cela que guidés par le *Chat*, retors et cauteleux, les ténèbres, les arbres et les animaux s'insurgent contre Tyltyl et Mytyl par les semblables desquels ils ont peur d'être domptés et asservis.

J'ai lu *l'Oiseau bleu* (1) il m'est impossible de dépeindre le sentiment d'humanité attendrie qui se dégage de cette œuvre et de dire quelle profonde et mélancolique philosophie transparaît sous le charme délicieux des propos enfantins. Le bon Lafontaine nous a parlé en le plaignant de l'homme courant après la Fortune qui l'attend dans son lit, Maurice Maeterlinck lui aussi nous donne comme chimérique la course au bonheur. Il nous enseigne, après beaucoup d'autres, mais plus utilement et plus ingénieusement, que sans la bienfaisance, il n'est pas dans ce monde de souveraine joie. C'est, en effet, revenus de l'excursion chimérique qu'ils firent en songe que les petits héros découvrent, dans la cage suspendue au-dessus de leur couchette, l'oiseau presque bleu qui leur appartient et dont généreusement, dans la bonté de leur petit cœur, ils se séparent pour l'enfant malade de leur vieille voisine, la mère Berlingot, que leur rêve avait changée en fée.

Chaque homme a donc sous la main le bonheur relatif, mais seulement s'il sait borner ses exigences. Il faut le saisir à temps car il est fugitif ainsi que l'Oiseau bleu.

En grand artiste, en écrivain impeccable, M. Maurice Maeterlinck nous donne ainsi le secret d'une vie paisible et dépourvue d'égoïsme.

C'est un enseignement qu'il nous faut pieusement retenir.

PIERRE SORNIN.

---

(1) Maurice Maeterlinck. L'*Oiseau Bleu*, féerie en cinq actes et dix tableaux. Paris 1909 (Fasquelle, éditeur). En vente à la Librairie de l'*Echo du Merveilleux*, 19, rue Monsieur-le-Prince, Paris.

LES ABOYEUSES DE JOSSELIN

Il y a quelques années, le 15 janvier 1905 exactement, notre regretté Directeur, Gaston Mery, s'était, à la demande de quelques abonnés, occupé des Aboyeuses de Josselin. *Nous sommes heureux de soumettre aujourd'hui à nos lecteurs l'étude très approfondie que nous fait parvenir, à ce sujet, M. André Nervin.*

Il est logique que cette épithète « d'aboyeuses » accolée au nom légendaire de Josselin fasse naître, dans un esprit peu averti, tout un monde de suppositions évocatrices de mystère.

Il serait facile, pour qui connaît la région bretonne, de composer, en imagination, un décor dramatique convenant aux scènes d'aboiement : une antique fontaine de granit moussu ; quelques arbres rabougris aux troncs rongés d'ulcères caverneux et aux branches tordues comme des bras figés dans leurs suprêmes convulsions ; un coin de lande rocheuse hérissée d'ajoncs desséchés... toutes choses communément rencontrées dans le pays. Une pâle clarté tamisée par les brumes d'Armorique donnerait sa réelle tonalité au paysage, tandis que, pour l'animer, trois ou quatre vieilles femmes en coiffe déchireraient le silence de la nuit en poussant des hurlements de chien à la lune...

Mais la réalité des faits ne concorderait pas avec ce cadre d'une poésie sauvage.

En premier lieu, les « aboyeuses » ne sont pas des habitantes du village de Josselin qui s'enorgueillit au contraire de n'en avoir jamais compté parmi ses indigènes. Josselin est un sanctuaire de guérison et c'est là que les étrangers malades viennent demander à la Vierge du Roncier de les soulager, de même que les « danseurs de Saint-Guy » se rendaient dans certains lieux de pélerinages réputés pour leurs vertus curatives.

De plus, le fléau ne choisit pas exclusivement le sexe faible pour exercer ses ravages, car des hommes de tout âge, des enfants et même des nourrissons, sont soudainement tombés dans l'état de crise quasi-démoniaque que les médecins ont vainement tenté de définir. Il convient cependant d'ajouter que les femmes sont, plus que les hommes, prédisposées au mal qui nous occupe. C'est pour cette raison, et aussi à cause des termes de la légende primitive, qu'on attribue l'appellation générale d' « aboyeuses » à tous les individus contaminés.

I

Plus que toute autre partie de la Bretagne, la région comprise entre Josselin et Ploërmel est la terre des

légendes, des souvenirs héroïques et des interventions miraculeuses.

C'est au village de Concoret, sur la route de Camors, que se trouve le fameux « Val des Fées », l'antique forêt de Brocéliande « Koatbréc'hé'léan » et le tombeau de l'enchanteur Merlin, endormi pour l'éternité par la puissante Viviane.

C'est à Josselin même, dans la lande de la « Mi-Voie »,qu'est érigée la simple pierre rappelant la lutte des Trente chevaliers de Beaumanoir contre les Trente guerriers de Bembro.

C'est encore à Josselin qu'un pauvre serf, vers l'an 800, découvrit la statue miraculeuse de la Vierge, statue pieusement placée depuis dans une basilique construite sur le lieu même de l'Invention, et autour de laquelle une véritable floraison de cloîtres, de couvents et de chapelles, est sortie de terre pour abriter les innombrables pélerins à la Vierge du Roncier.

On conçoit donc qu'un tel pays ait pu donner naissance à la légende des « Aboyeuses ».

Un jour de fête, un 8 décembre disent les uns, un 2 février affirment les autres, les paroissiens du bourg de Bignan, situé à quelques kilomètres de Josselin, assistaient en masse à l'office de la Vierge. Seules quelques femmes, des laveuses, ne se contentant pas de négliger leurs devoirs religieux, se livraient à leurs travaux coutumiers et raillaient fort les fidèles réunis à l'église.

Une vieille mendiante couverte de haillons vint à passer auprès du douet (lavoir). Les travailleuses l'accablèrent de quolibets et comme la pauvre femme demandait un verre d'eau, elles la chassèrent à jets de pierres et excitèrent leurs chiens contre elle.

— Malheureuses ! s'écria la pauvresse en disparaissant dans un nuage lumineux, vous blasphémez et vous manquez de charité. Soyez punies, vous et votre descendance !

Depuis ce jour, les laveuses coupables aboyèrent comme les chiens qu'elles avaient déchaînés, mais le châtiment ne s'arrêta pas à leurs personnalités, car leurs enfants et arrière-petits-enfants furent voués à la même malédiction.

Ce fut, ajoute la légende, la punition infligée par Notre-Dame la Vierge aux laveuses de Bignan.

Telle est l'histoire que les familles de la contrée se passent de génération en génération. Elle n'a aucune source connue et il est bien difficile d'assigner une époque précise au premier récit concernant les Aboyeuses.

On constate cependant que l'historien des miracles du Roncier, le Carme I. de J. M. (initiales pouvant désigner Isaac de Jésus-Maria) n'a fait aucune allusion à la maladie des Aboyeuses, dans l'ouvrage : *Lilium inter spinas* qu'il consacra en 1663 à la dévotion de la Vierge miraculeuse. D'autre part, les archives de la basilique ont conservé un procès-verbal datant de 1727 et relatant que trois enfants du bourg de Camors furent atteints d'un mal surnaturel jusqu'alors inconnu : « Ces enfants, âgés de huit, six et douze ans, dit le procès-verbal, tombent évanouis, la bouche ouverte et crient en forme d'aboie, comme les chiens ». Le récit, signé par de nombreux témoins, ajoute que les crises eurent lieu pendant cinq mois à raison de huit ou dix par jour et que les enfants durent leur guérison à de nombreuses ablutions à la Fontaine de la Vierge, à Josselin. C'est depuis ce temps que le mal étrange des Aboyeuses fut appelé « mal de la Vierge ».

Quant à la légende, on ne retrouve rien qui s'y rapporte dans aucun écrit, et les prêtres se refusent énergiquement à l'admettre.

On peut remarquer cependant que, comme dans toutes les interventions attribuées à la Vierge, l'eau joue un rôle important.

La Symbolique du moyen âge attribuait à cet élément diverses significations parmi lesquelles la charité occupe une des premières places. Or, les laveuses impies du douet de Bignan ont été surtout punies pour avoir gravement péché contre cette vertu théologale. On pourrait donc conclure de cette observation que la légende des Aboyeuses a d'autres fondements que l'imagination populaire...

II

Les faits sont indéniables. Il y a eu et il existe encore des Aboyeuses en nombre assez grand pour attirer l'attention, mais les cas observés sont souvent en désaccord avec les données de la légende primitive. Ainsi certains individus, hommes et femmes, ont soudainement été sujets à des crises caractéristiques, bien que leurs ascendants aient toujours été sains et normaux.

On comprend cependant que l'idée de châtiment soit vivifiée dans l'esprit peu compliqué des habitants de la région par la vue ou le récit d'une aventure comme celle-ci : En 1889, un officier dont on donne encore le nom, se trouvait un jour en présence d'un groupe d'aboyeuses qui allaient en pélerinage à Josselin. Le jeune homme, croyant voir des simulatrices, eut la fantaisie de les interpeller et d'imiter leurs cris. Le soir même, il était envahi par un malaise étrange, tombait en faiblesse et, finalement, poussait des hurlements semblables à ceux des malheureuses dont il s'était moqué.

D'autres circonstances peuvent encore renforcer la légende. Ainsi, les gens du peuple affirment que les malades souffrent d'autant plus qu'elles se rapprochent du Territoire de la Vierge, domaine assez vaguement délimité et enveloppant la ville de Josselin dans un cercle irrégulier. Ce qui n'est pas contesté, c'est qu'elles trouvent sinon leur guérison, du moins un grand soulagement, lorsqu'elles touchent les reliques de certains sanctuaires, à Josselin principalement, à Quimper-en-Malestroit, à Kerdroguen et dans d'autres paroisses dépendant du diocèse de Vannes.

La forme de la crise n'est pas unique. Certains individus perdent complètement l'usage de leurs sens et de leurs facultés, d'autres poussent irrésistiblement des cris inarticulés, tout en se rendant compte de leur état. Quoi qu'il en soit, l'aspect le plus commun du sujet est le suivant : La respiration s'affaiblit, les membres se contractent et le corps est agité d'un tremblement continu. La crise est à son paroxysme, lorsque la malade semble perdre la respiration et râler comme à son dernier souffle. C'est alors qu'après un sursaut violent, elle se redresse et pousse des hurlements semblables à ceux du chien.

La vue d'un pareil spectacle est vraiment impressionnante. Les personnes de l'entourage du sujet ne s'en affectent cependant pas outre mesure. Elles n'ont jamais l'idée d'appeler un médecin et se contentent de mener le malade au reliquaire le plus voisin.

La croyance populaire est que les « possédés » le sont principalement aux approches des fêtes dédiées à la Vierge et en particulier pendant la période du Pardon de Josselin consacré à la gloire de Notre-Dame du Roncier. Cette affirmation n'a rien d'invraisemblable si l'on réfléchit au rôle que la crainte peut jouer dans l'évolution de cette étrange maladie... Mais à quoi bon chercher des justifications basées sur des hypothèses? A-t-on jamais expliqué pourquoi la stigmatisée d'Inzinzac, près d'Hennebont, plongée pendant des mois dans une complète léthargie, avait des plaies qui ne s'ouvraient que le vendredi, plaies semblables par leur aspect et leur situation aux illustres blessures du Christ ?

III

Possession ? Obsession ? Suggestion ? Hystérie ?qui pourra répondre à ces multiples interrogations ?

C'est une forme de la « Chorée », autrement dit, de la Danse de Saint-Guy, affirment les médecins; c'est par auto-suggestion et par incitation que le mal se déclare et se propage.

La chose est admissible, mais comment un enfant de six mois (le fait a été constaté) a-t-il pu être suggestionné, et comment a-t-il pu imiter des gestes qu'il n'avait jamais vus puisqu'aucun aboyeur ne faisait partie de sa famille ? Pourquoi fut-il guéri par le contact d'une relique provenant de la statue du Roncier ?

Possession ? Châtiment ?... Pourquoi la veuve B..., femme pieuse et de vie irréprochable, tombe-t-elle encore aujourd'hui dans des crises que rien ne peut guérir, ni le traitement médical, ni la dévotion à la Vierge ?

Pourquoi...? Pourquoi existe-t-il tant de choses niées par les savants parce que leur raison se refuse à les admettre et surtout parce que leur petite science est impuissante à les expliquer ?...

André Nervin.

LETTRE OUVERTE A NÉBO

Monsieur,

En dehors des *Centuries* de Nostradamus, je ne connais pas de prophéties d'origine divine qui renferment des dates précises : quant aux pseudo-prophéties qui se multiplient depuis quelques années, il serait cruel de relever toutes les erreurs qu'elles renferment (1). Vous réclamez que j'indique « que telle date est la conséquence de telle phrase de telle prophétie, de manière à ce qu'on puisse se rendre compte de la valeur des conclusions ». J'avais prévu cette objection, et, pour ne pas paraître trop long aux lecteurs de l'*Echo du Merveilleux*, je m'étais décidé à les renvoyer au livre de M. de Novaye. Mon article du 1er janvier (pages 12 et 13) sollicite instamment des corrections, surtout pour les dates des recrudescences magnétiques, au moyen desquelles MM. Delaunay et Guillemin ne sont pas d'accord. Vous n'êtes pas toujours d'accord vous-même avec M. Vanki : cependant, je constate avec plaisir que le 1er février 1900, M. Vanki a écrit dans cette revue qu'en 1917 et 1918 la Franc-Maçonnerie sera ruinée, ce qui s'accorde avec votre calcul, lequel nous révèle qu'alors l'Eglise sera prospère : plus tard, je compte revenir sur ce sujet, et chercher si alors

(1) Octobre 1901 : Insurrection de l'Inde (*Initiation*, février 1901, page 155) ; 1902 : Révolution en France, d'après Carve (De Rochetal : *Une voix dans le désert*, imprimerie Malverge, 171, rue Saint-Denis); 1903 : Triomphe d'un prétendant (*Echo*, 1902, 15 avril) ; Guerre européenne, (*Initiation*, *ib*., p. 157) ; 1905-1906 : Soulèvement de l'Inde (Camille Gracion-Clavel : *Révélations pour 1902*, p. 32-35) ; 1906-1907 : Triomphe des « bons » en France (*Echo*, 15 décembre 1905) ; 1907 : Bouleversement de l'Europe (*Echo*, 15 juin 1902, page 292) ; Relèvement de la France (Carve, page 7), etc...

aura lieu le grand Concile qui se tiendra à Lyon, d'après une extatique du Tyrol. Quant aux erreurs que vous reproche M. Vanki (page 17), il tiendra certainement à les corriger. Vous signalez comme néfaste la période de 1928 à 1932 : une prophétie, attribuée à Joséphine Lamarine, dit que l'Antéchrist naîtra en 1931. Mais rien ne permet de supposer qu'il y aura alors une révolution en France, d'après les prophéties.

Quant à votre question, je vais essayer d'y répondre brièvement. Feu M. Collin La Herte (Victor de Stenay) avait déjà remarqué, dans son *Soleil prophétique* (Paris, Wattelier, 1675, in-12), qu'un intervalle de trente-neuf ans (13, nombre de Judas, $\times$ 3) sépare 1832 (1er choléra) de 1871 : j'ai simplement constaté que cet intervalle sépare 1832 de 1793 et 1871 de 1910. Le 3e temps doit être marqué, comme les deux premiers, par les nombres de Dieu : ce qui sera bientôt vérifiable. Les dates que j'ai cru pouvoir énumérer sont purement hypothétiques, et j'ai dû remonter vers 1915 en partant de la dernière, qui est en toutes lettres dans les *Centuries* :

X. 72. En l'an neuf cent nonante neuf sept mois
Du ciel viendra un grand roi d'effrayeur
Ressusciter le grand roy d'Angolmois.
Avant après Mars régner par bon heur.

L'abbé Torné a déjà commenté ce texte dans son *Almanach du grand prophète Nostradamus pour 1877*, et dans son *Almanach pour 1872*.

Il est dit dans un autre quatrain (X, 89):

Sept et cinquante années pacifiques...

et dans un autre (VII, 77) :

L'Antechrist trois bientost annihilé
Vingt et sept ans durera sa guerre.

Or, des commentateurs de l'Apocalypse et de Daniel admettent que le triomphe de l'Antechrist durera trois ans et demi (avant 1999, date ultime, par conséquent). Il y a ici une cause d'erreur dans mon calcul : la résurrection des morts n'est pas la date de la mort de l'Antechrist : il est parlé de 1.335 jours dans Daniel, jours dans lesquels comptent les 1.270 de son triomphe.

J'ai donc cru pouvoir me permettre de calculer, d'après un sérieux article publié par M. T... en 1886 dans les *Annales du Surnaturel*, de feu Adrien Péladan, les dates de l'obscurcissement de la fleur blanche (qui disparaîtra pour ne plus reparaître vers 1980, et non pas auparavant, comme l'a supposé « Un fidèle lecteur », dans le dernier fascicule) ; puis celles qui verront encore des années heureuses (1).

(1) La valeur d'une lune est, je crois, de 29 jours 12 heures 44 minutes 3 secondes : j'ai donc corrigé le calcul de M. T.

Quant à la date lugubre de 1943, marquée par l'inscription prophétique d'Oberemmel, tirée elle-même d'une prédiction du XIIIe siècle, elle a été calculée par *Quærens* pour votre serviteur, puis par un autre collaborateur de l'*Echo du Merveilleux*. J'ai pensé, à tort ou à raison, qu'en 1943 ou 1944 mourrait le Grand Monarque, et que les 25 ans de son règne devaient donc être comptés à partir de 1917 ou 1918, ce qui s'accorde avec vos remarquables calculs sur le triomphe de l'Eglise vers 1918. Quant aux trente-cinq ans et plus de châtiments dont il est parlé dans le Secret de La Salette, s'ils ont commencé pour l'Eglise et la France en 1880, comme Mélanie l'a laissé entendre à deux prêtres, ils finiront peu après 1915 : autre concordance d'une valeur exceptionnelle. Vous avez vous-même commenté en 1902 le quatrain 86 de la IVe Centurie, et montré que le sacre du futur Henri V aurait lieu entre 1915 et 1917. Quant à vos calculs sur 1907, vous pourriez les modifier ainsi : 1793, plus 114 à 118 ans = 1907-1911, ce qui s'accorderait avec ce que vous avez dit du Cycle de 57 à 59 ans, appliqué à l'avénement de Napoléon III : 1852 + 57 à 59 ans = 1909-1911. Vous trouverez d'autres données, dans les prophéties d'Olivarius, de Marie Lataste, de saint Vincent Ferrier, sur la durée de la grande crise européenne.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

TIMOTHÉE.

Expériences psychiques

COMMENCEMENT DE MATÉRIALISATIONS

A la séance du 24 novembre étaient présents : MM. de Vesmes (rédacteur en chef des *Annales des Sciences Psychiques*), Jacques Cesbron, N., Pierre Borderieux; Mmes de Lourné, Bacon, Maurice, Feignez, N... et moi.

Mme Feignez m'avait assuré que chez elle, à des séances particulières, présidées par le Dr Chartier, elle obtenait des commencements de matérialisations — de là mon invitation.

On fait d'abord quelques expériences de voyance avec Mme Feignez et Mme D...(que je ne nomme pas plus haut, car, très impressionnable, elle partit avant que nous ayons obtenu aucun phénomène médiumnique).

Puis, le thé pris, MM. de Vesmes, Borderieux et Cesbron disposent le cabinet, et nous prenons place autour de la table.

Mme N... refuse de se joindre à nous, et se tient à l'écart près des fenêtres.

Les lumières sont éteintes, la lampe déposée dans la pièce voisine.

L'obscurité n'est cependant pas complète. Un peu de clarté vient du dehors et du foyer de la cheminée.

... Quelques coups presque insignifiants...

Dix minutes se passent à peu près; puis Mme Feignez assure qu'elle se sent prise de trance, et qu'elle espère obtenir une matérialisation.

Mais comme la table est inutile, elle demande qu'on l'enlève et réclame un fauteuil. Satisfaction lui est donnée, et en cercle, formant la chaîne (Mme N... toujours à l'écart), nous attendons pendant un quart d'heure, en un profond silence, troublé seulement par les soupirs et les plaintes du médium à matérialisation.

Rien ne se produit ! !

Nous commencons alors à nous énerver. Mme Feignez déclare qu'étant trop fatiguée elle désire renoncer à l'expérience. Nous remettons les choses en leur état primitif. La lampe est rapportée et de nouveau nous prenons place autour de la table.

Les mêmes petits coups sans importance se font entendre. Nous demandons alors avec insistance à Mme N... de prendre place avec nous. Aimablement elle accepte et s'installe à quelque distance du cabinet. M. de Vesmes manifeste sa satisfaction et demande que, dans le cabinet, quelques coups soient alors frappés. Nous en percevons alors le bruit, mais il est très faible. Nous demandons alors à Mme N... de changer de place avec Mme Feignez et de s'asseoir, comme aux soirées précédentes, devant le cabinet. Elle y consent.

Presqu'aussitôt, dans le cabinet où se trouvent seulement une clochette et la cithare, l'activité commence à régner. La cithare a été placée, avec intention, *debout, les cordes contre le mur*.

Nous demandons que la cithare joue. M. de Vesmes exprime la crainte que ce ne soit pas possible, puisque l'instrument est retourné ; mais nous le rassurons : la Force peut le remettre en place favorable. Cette opération a lieu presque immédiatement. On entend la cithare heurter violemment le parquet. Comme il est tard, je demande que l'on frappe doucement ; l'entité m'obéit aussitôt.

Nous entendons alors des notes résonner, mais si doucement qu'on croirait les cordes de l'instrument touchées par une patte de souris. L'instrument est complètement désaccordé, mais les sons qui s'en échappent ne manquent cependant pas ce soir d'une certaine justesse.

Le concert est assez long, puis la cithare se rapproche visiblement de nous ; M. Cesbron assure l'apercevoir à 60 centimètres environ au-dessus de la tête du médium, et l'instrument est déposé sur la table, où *tous les assistants* peuvent le voir librement évoluer...

Le rideau du cabinet se soulève, vient recouvrir la cithare ; nous demandons alors à entendre de nouveau celle-ci, et les notes en jaillissent tantôt graves, tantôt aiguës, accompagnées de bruits légers.

Plus tard, *alors que le rideau s'est retiré, sous les yeux de tous, presque sur les mains de M. de Vesmes*, l'instrument n'est pas redevenu silencieux.

Alors les phénomènes se multiplient : les raps se font entendre dans le cabinet, la desserte, la table. Dans cette dernière se sont des grattements.

Le rideau s'envole sur MM. de Vesmes, N... et Mmes N... et Feignez, qui sont les plus voisines du cabinet.

La desserte est déplacée légèrement, et comme M. de Vesmes fait la remarque qu'elle est bien lourde, on entend un bruit de scie, et les morceaux qui semblent tomber un à un.

Nous rions tous du bois que nous aurons à brûler cet hiver !

Heureusement que ce bruit n'était qu'apparent !

Le tiroir et le placard de la desserte, derrière MM. N... et de Vesmes, sont ouverts et refermés violemment, puis on entend s'entre-choquer les anneaux de bois qui suspendent les rideaux du cabinet ; nous regardons, les rideaux s'entr'ouvent et quelque chose de phosphorescent, ressemblant, à mon avis personnel, à une demi-lune, apparaît.

Mme N... se retourne, pousse un cri d'effroi, se lève, prête à fuir : l'apparition disparaît.

Encore des notes de musique, sur la table ; des raps dans la desserte et le cabinet ; puis sous l'effort de l'entité retentit une nouvelle série de coups.

— Vous voulez parler ?

— Oui.

Nous épelons l'alphabet.

A, u, r, e.

— Aurez ? demande M. de Vesmes.

Mais nous préférons laisser finir le mot et obtenons:

— A.u. r.e.v.o.i.r.

— Quoi, la séance est finie? interrogeons-nous avec désappointement.

— Oui.

— Nous n'aurons plus rien ce soir ?

— Non !

— Si !

— Non ! Non ! ! Non ! ! !

Il faut nous résigner ; mais au même instant, quelque chose apparaît dans le haut des rideaux : c'est lumineux, on dirait une main qui glisse doucement vers le sol.

Nous n'osons pousser un cri, de peur d'effrayer Mme N... qui tourne le dos, mais nous nous pressons inconsciemment les uns contre les autres et chacun voit.

L'apparition est arrivée à la hauteur de la tête des assistants. A ce moment, le médium se retourne, pousse un cri de terreur.

Tout s'éclipse.

La séance est terminée ; il est l'heure habituelle : 1 h. 1/2 du matin !

On rapporte la lumière.

— Ce sont des phénomènes de tout premier ordre, déclare M. de Vesmes. Eusapia ne possède pas une force plus grande.

On se sépare. Mme Louis Maurecy.

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

A propos d'un article de M. Mager

Dans sa correspondance (publiée en 1907 *par M. Léon Séché, édition in-12 du* Mercure de France, *page* 27), *Alfred de Musset raconte qu'il consulta Alexis et une somnambule qui parvint deux fois, ayant les yeux bandés, à épeler des mots qu'il avait écrits, mais sans pouvoir suivre l'ordre des lettres. M. Mager, dans un article fort consciencieux, a mentionné, le* 15 *novembre, un fait semblable de lecture à travers un corps opaque, avec interversion de lettres : Comment expliquer ce phénomène de lecture inexacte?*

Un amateur d'occulte

Occultants ou catholiques, les lecteurs de cette revue, Edouard Drumont en tête, ne daigneront-ils pas exposer, soit par un article, soit par une courte note destinée à la Boite aux faits, *les phénomènes hyperphysiques ou même surnaturels dont ils auraient été témoins, ou qu'ils tiendraient de témoins irrécusables?*

Un abonné de 1897

L'année 1910 *verra une guerre, selon Nébo* (Echo 1906, p. 433, 1909, p. 107.). *Ce sera une guerre navale, selon M. de Ferriem* (Echo, 1906, p. 481). *Une prophétie inédite donne-t-elle d'autres détails sur* 1910 *et les années suivantes?*

G.

---

*Un des lecteurs de l'*Echo *pourrait-il renseigner le signataire sur le fait de savoir s'il n'existe pas une ancienne prophétie disant que le futur roi des Lys viendrait de la Syrie, de l'Egypte ou pays circonvoisins et dans l'affirmative donner le texte de cette prophétie. L'intéressé croit se rappeler avoir lu une prédiction de ce genre, il y a quelque quinze ans dans un journal de province, mais il ne saurait dire ni où, ni dans quelles circonstances. On pourrait faire remarquer à ce sujet que le Roi des Lys viendrait d'un pays placé sous la bannière du Croissant et où le soleil brille dans toute sa splendeur. Ceci à l'usage de ceux qui chercheraient une analogie entre certains quatrains de Nostradamus et cette prophétie hypothétique.*

Un fidèle lecteur

Voulez-vous permettre à un abonné de la première heure une simple remarque relative à l'article : *Les tables tournent*, de M. Xavier Pelletier?

Il est dit, à la fin de cet article : « Quant à la présence occulte, agissante, des disparus, elle est possible, probable même, mais non certaine, *et dans d'autres conditions que les tables tournantes.* »

Dans d'autres conditions?... Voilà une affirmation qui a dû laisser rêveur plus d'un lecteur de l'*Echo du Merveilleux!*

En dehors d'une prescription de l'Etre suprême, en dehors d'un désintéressement à notre égard bien absolu et bien invraisemblable de la part des milliards de désincarnés, quelles causes pourraient empêcher ceux-ci de communiquer avec les vivants? Des causes physiques résultant de la différence entre leur état et notre état actuel. Or, qui ne voit que ces différences s'atténuent ou même s'annihilent dans ces séances où les forces psychiques des vivants se débarrassent elles aussi partiellement de la matière, en un mot s'extériorisent (si même elles ne se dématérialisent pas complètement) ?

On peut être catholique et nier l'intervention fréquente des désincarnés en raison d'une prohibition de l'Etre suprême, matérialiste, et nier la survie de l'âme; on peut nier les phénomènes même. dits spirites ou diaboliques, mais quand on reconnaît l'existence de ces phénomènes et et quand on croit à la survie de l'âme, on ne peut contester aux spirites la vraisemblance de l'intervention des désincarnés. En un mot, un spiritualiste non catholique et croyant aux phénomènes médianimiques devient logiquement un spirite, car où trouver, en dehors de ces phénomènes, un milieu plus favorable à une action réciproque des morts sur les vivants?

Veuillez agréer l'expression de ma considération la plus distinguée.

D. Delaunay

P. S. — J'espère que vous insérerez cette communication. J'ai secoué ma paresse pour la faire parce que les questions psychiques me passionnent et que les ayant beaucoup étudiées je me reconnais, vis-à-vis de ceux qui n'en ont pas eu le temps, certains devoirs et partant certaine responsabilité.

La Cabale[1] et le Zohar

La Cabale..... pour un grand nombre de gens catholiques ou autres ce mot n'a pas de sens précis, ils l'ignorent. Chez d'autres, au contraire, même pour des prêtres instruits, il provoque un sentiment de répulsion et d'horreur, car il est pour eux le synonyme d'arts magiques, diaboliques ou illusoires et tout cela est le fait de l'ignorance

(1) La véritable orthographe est cabbale avec deux *b*, mais l'Académie l'écrit avec un seul.

qu'ils ont de la *vraie* et de la *fausse cabale*. Le mot cabale, en hébreu, signifie : *Je reçois*, l'*accipio* latin, c'est-à-dire *Je reçois sans discuter et j'accepte parce que c'est la tradition.*

Saint Jean Chrysostome dit : « C'est la *tradition,* ne m'en demandez pas davantage ».

La Cabale, la *vraie,* est la tradition orale de la doctrine ésotérique des Juifs anciens non révélée au peuple, c'était leur mystique, leur philosophie.

Cette tradition, depuis Moïse et Josué, fut révélée seulement aux prophètes, aux grands prêtres et aux docteurs de la Loi dans son sens véritable jusqu'à peu d'années avant N.-S. J.-C., qui, dans saint Luc, XI, reproche aux pharisiens et aux docteurs d'avoir altéré la tradition et d'imposer aux autres ce qu'ils ne pratiquent pas eux-mêmes.

Esdras, dit la tradition, après la captivité, voyant ce qui pourrait résulter de la perte de la tradition orale, fit, par ordre divin, soixante-douze livres ou volumes où elle fut inscrite, mais il était défendu de les copier et de les confier au peuple (1).

Ce qui précède est tiré du livre d'Esdras, apocryphe il est vrai, mais non condamné pour cela, car saint Irénée, Tertullien, Clément d'Alexandrie, etc., le citent avec honneur.

Ces soixante-douze livres uniques d'Esdras furent égarés ou perdus au moment de la prise de Jérusalem et la dispersion des Juifs. Ce ne fut qu'entre le Ier et le IIe siècle qu'on put recueillir une partie qui fut mise en écrit par R. Siméon ben Yochaï ou son fils et ses disciples.

On ne sait combien de livres furent écrits, mais il en reste quelques-uns dont le plus important est le Zohar « Livre de la Splendeur », qui fut lui-même longtemps égaré et dont on ne retrouva un manuscrit qu'au XIIe siècle à Venise. C'est pour cela que certains critiques ont attribué, parfois à tort, la rédaction du Zohar à Michel Corduero, le juif, mais il est prouvé que son peu d'érudition en Ecriture sainte le rendait incapable d'écrire un ouvrage pareil.

Au XVIe siècle, Pic de Mirandole, ce génie si chrétien, si extraordinaire, si peu connu et cependant si décrié, acquit d'un Juif un manuscrit ou commentaire du Zohar, qu'il paya sept mille ducats et en tira ses fameuses thèses cabalistiques.

Paul de Ricci s'occupa aussi beaucoup de la Cabale. Knorr de Rosenroth publia sa *Kabbala denudata,* condamnée par le Saint-Office, car il faut savoir qu'au cours des siècles, après le travail fait par R. Siméon ben Yochaï ou son fils, et pendant la disparition du Zohar dans le monde chrétien ou savant, les rabbins qui le possédaient sans le faire savoir lui firent des adjonctions et interpolations de leur cru. Des textes primitifs, gênants ou difficiles à expliquer dans le sens rabbinique, furent changés, à certains passages, et des erreurs philosophiques et religieuses, propres aux peuples divers chez lesquels passaient les Juifs dans leurs déplacements successifs, furent interpolées par ignorance. (Ils avaient déjà essayé en faire autant pour la Bible elle-même).

Ils y ajoutèrent aussi des formules de magie, de goëtie, etc., etc., voire même des attaques violentes contre le Messie et le catholicisme, c'est à une insertion de ce genre que le livre de Rosenroth dut, je crois, d'être condamné car il n'avait pas donné les explications nécessaires indiquant la source des textes.

Ces interpolations rendent difficile le discernemnt de la *vraie* et de la *fausse* cabale.

Il y a cependant deux moyens presque infaillibles de distinguer les interpolations et adjonctions plus ou moins récentes du vrai texte ancien.

D'abord, ces adjonctions, faites par les rabbins relativement modernes, ne sont pas du même style ni de la même langue que les anciens textes. Il s'y trouve des expressions et des mots qu'ignoraient les juifs des premiers siècles de notre ère et qui, par conséquent, ne pouvaient être employés par eux.

Ensuite, toutes les fois qu'un texte est contraire aux dogmes de la religion catholique et ne peut être interprété dans l'esprit de cette religion, on peut être assuré qu'il est faux.

Ces deux choses : différence de langue et attaques plus ou moins directes contre le catholicisme et rêveries rabbiniques constituent un critérium donné par le chevalier de Saint-Grégoire, Drach, juif converti, comme nous le disons plus haut dans une note, secrétaire de la bibliothèque du Saint-Office, à Rome, sous Grégoire XVI, ces titres suffisent à établir la solidité scientifique et religieuse de l'auteur Drach; seulement, il n'est pas donné à tous de connaître la langue hébraïque et surtout chaldaïque dans laquelle le Zohar est écrit.

Les rabbins ont une grande vénération pour le Zohar qu'ils nomment « Le Saint Zohar »; mais peu le lisent, car ils seraient vite convertis au catholicisme, nombreux, très nombreux sont les cas de juifs ramenés à la vraie religion par le Zohar.

Le Zohar vient d'être traduit en français.

Quatre volumes sur *six* ou *sept* sont déjà publiés.

Le traducteur, M. Jean de Pauly, était, car il est mort, il y a peu de temps, après avoir achevé cet immense travail, un hébraïsant des plus distingués, et son érudition profonde sur l'Ancien et le Nouveau testament lui a permis de citer presque à chaque page les textes de la Sainte-Ecriture en concordance avec le Zohar.

D'autre part, il reçut des rabbins, chefs des écoles talmudiques, les plus réputées, et des savants chrétiens, à propos de la traduction d'un ouvrage rabbinique, les plus grands éloges. Sa science est telle pour un chrétien, disent les rabbins, qu'elle les étonne et qu'ils l'admirent et l'un d'eux ajoute même qu'il aurait beaucoup à apprendre à son école.

Quel meilleur éloge faire au traducteur?

Nous avons dit plus haut que le Zohar était l'exposé de la mystique des Hébreux, mais il contient encore les choses plus intéressantes sur les mystères divins et les sciences naturelles.

Je m'explique.

Les lecteurs connaissent tous, plus ou moins, les *Révélations* de la sœur Anne-Catherine Emmerich, de Dulmen, sur l'Ancien Testament et la vie de N. S. J.-C.

Cette voyante, la plus extraordinaire peut-être à certains points de vue du cycle chrétien, vivait au commencement du XIXe siècle, en Westphalie. Elle mourut en 1823; fut, pendant le cours de sa vie physique, 49 ans, continuellement en relations spirituelles, pendant ses extases

(1) Notice sur la cabale du chevalier Drach, fils converti d'un rabbin.

et même éveillée, avec tous les personnages de la Bible jusqu'à N. S. J.-C.

Elle vit, et décrivit autant que ses souffrances le lui permettaient tout ce qui arriva depuis la création jusqu'à la mort du Christ et cela sans avoir appris dans un livre, car, disait-elle, les livres ne pouvaient rien lui apprendre qui fût comparable à ce que lui apprenait et montrait *son guide* (ange gardien).

Clément Brentano, poète allemand de grande valeur, chrétien fervent et éclairé, prit à tâche d'écrire pendant *trois ans*, jusqu'à sa mort, tout ce qu'elle put lui dire, mais il fut incapable de faire lui-même le dépouillement de ses manuscrits.

Ceux qui s'en chargèrent étaient souvent arrêtés par des réflexions faites par la sainte fille sur les mystères divins, la Sainte-Trinité, la Rédemption, les moyens employés par Dieu pour arriver à cette Fin, etc., etc., car jamais ils n'avaient eu connaissance dans aucun livre des choses qu'elle avançait, bien qu'il y eût parmi eux des hommes de grand savoir, et cela les faisait hésiter, heureusement; malgré ces hésitations, ils n'ont pas altéré ses propres paroles recueillies par Brentano qui lui relisait ce qu'il écrivait et elle approuvait ensuite.

Eh bien, tout ce que dit Catherine Emmerich touchant les saints Mystères se trouve dans le Zohar, et les savants exégètes, apologistes, théologiens, etc., qui se donneront la peine de comparer ce que disent C. Emmerich et le Zohar, y trouveront les arguments les plus décisifs contre les paroles et les écrits des hérétiques, impies, ignorants et surtout des *savants modernes*, et ces arguments ne seront pas seulement d'*ordre spirituel*, mais aussi *physique*, car dans le Zohar il est prouvé que les juifs anciens connaissaient parfaitement les lois naturelles, terrestres; on y trouve, entre autres, le mouvement de la terre décrit comme l'a retrouvé Copernic.

Le Zohar (1), vient en son temps pour instruire bien des gens. Puissent des hommes de science et de foi en tirer parti pour la gloire de Dieu!

VANKI.

---

(1) Le Zohar est édité par M. Emile Lafuma, ami de M. Jean de Pauly, et son mérite est d'avoir poussé le traducteur à ce travail énorme.

Le Zohar comporte six volumes in-8 raisin, il y en aura probablement sept.

Le prix de souscription est de 120 francs.

Quatre volumes sont déjà publiés les derniers paraîtront cette fin d'année et au commencement de 1910.

Après la publication du dernier volume, le prix sera fixé à 150 francs pour l'édition de 700, car non seulement le texte est du plus haut intérêt, mais l'édition est admirablement soignée et fera la joie des bibliophiles.

On souscrit à cet ouvrage à la librairie de l'*Echo du Merveilleux*, 19, rue Monsieur-le-Prince, à Paris.

NÉCROLOGIE

Nous avons le regret d'apprendre la mort de notre collaborateur Vanki, qui donna dans l'*Echo* quelques articles remarquables.

A sa veuve, à ses enfants, à sa famille éplorée, nous adressons nos plus sincères condoléances.

A TRAVERS LES REVUES

DANS L'ATELIER MAGIQUE

Comment M. Etienne restaurait les tableaux à l'aide des rayons magnétiques.

Sous ce titre l'*Eclair* publiait dernièrement l'article suivant qui nous a paru intéressant à reproduire pour nos lecteurs :

On a parlé, ces temps derniers, de l'émotion qui se serait emparée des marchands de tableaux, à propos du secret de restauration d'Etienne. Ce dernier, on se le rappelle, aujourd'hui en liberté provisoire, après une arrestation qui fut très commentée, a à répondre aux accusations portées contre lui au sujet des sommes qu'il s'était fait promettre. Cette promesse s'appuyait-elle sur un procédé nouveau relativement à la restauration des tableaux? M. Etienne fait plaider qu'il ne parla jamais à son adversaire que de procédé *classique* : mais qu'il est bien exact qu'il en avait un autre qu'il se promettait d'exploiter, qu'il exploitait même déjà, ce qui devait révolutionner le monde des marchands et des amateurs. On n'a jamais su en quoi ce procédé consistait. Cependant, quelques personnes de la société parisienne ont été admises à visiter le laboratoire de la rue Legendre où opérait, pour les uns un inventeur de génie, pour les autres un moderne Cagliostro.

Nous avons gardé dans cet intéressant procès la plus complète neutralité : nous ne trancherons pas entre les deux opinions, puisque la parole appartient aux magistrats et qu'eux seuls peuvent faire la lumière.

La théorie de M. Etienne sera celle-ci :

Les couleurs, les vernis des tableaux se décomposent sous l'influence des rayons magnétiques de la lumière. Ainsi, les couleurs claires contenant du plomb, passent au noir, les vernis au jaune. Toucher à ces couleurs, à ces vernis, pour les nettoyer, c'est abîmer complètement la fleur de la peinture, c'est-à-dire ce qui est le plus précieux dans le tableau. Il convient donc, si l'on veut nettoyer une toile sans l'altérer, de la soumettre à des rayons magnétiques combinés de telle manière qu'ils obligent les matières décomposées à se recombiner sous leur action.

Dans son laboratoire, M. Etienne opérait dans des conditions pittoresques, Comme l'opération était, paraît-il, très périlleuse, les opérateurs étaient revêtus d'une sorte de scaphandre, de cagoule. C'était dans une chambre noire que s'accomplissait la métamorphose. La lumière artificielle arrivait sur la toile par une petite ouverture.

Les fioles contenant des matières à l'aide desquelles il obtenait des colorations revenaient, disait-il, à des prix exhorbitants.

Sur les tableaux décolorés, il posait des caches de celluloïd : puis, au hasard, sur ces caches, des couleurs qui étaient son secret. Il soumettait alors le tout, tableaux et caches, aux rayons magnétiques. Sous l'action de ceux-ci, les couleurs, paraît-il, *s'appelaient*, et le mystère de la reconstitution s'opérait.

La personne qui nous donne ces renseignements a vu M. Etienne à l'œuvre, elle convient que son explication fera probablement sourire celui-ci.

— Je dois convenir, ajoute-t-elle, que j'ai vu une cache obtenue antérieurement par ce procédé, après exposition

aux rayons dont il s'agit, rendre à un vieux tableau une étourdissante eunesse. Je ne sais vraiment pas comment cela s'est fait, quoique j'aie, comme collectionneur, une grande habitude de la patine.

« Dans l'atelier, ajoute notre interlocuteur, il y avait, et cela m'a paru quelque peu singulier, un Corot en « réparation » et un « Deveria » dont M. Etienne *transportait* par son procédé, c'est-à-dire sans contact, la signature de bas en haut pour qu'elle fût plus apparente.

« J'oubliais de vous dire qu'il m'a expliqué aussi comme quoi, sans toucher au tableau, il pouvait, avec ses fameux rayons, enlever les retouches et les repeints.

« Enfin, pour terminer, il m'a tenu ce langage :

« Voulez-vous me dire ce qu'il advient de l'or d'un objet quelconque, dont les arêtes vives sont usées, — usure d'un pièce d'or, par exemple? — Eh bien, cet infiniment petit d'or, cette poussière impalpable, qui se dégage des objets, est dans l'air, volatilisée toujours par les rayons magnétiques de la lumière. A l'aide de ces mêmes rayons, on peut reconstituer cet or épars. Je l'ai fait, monsieur, mais comme cela m'a coûté 25.000 francs pour reconstituer un milligramme d'or, je m'en suis tenu là. »

Notre interlocuteur sortit de chez M. Etienne plus sceptique qu'il n'y était entré et, quoique invité à participer à l'affaire qui devait rapporter des sommes énormes, il s'abstint.

Cette technique bizarre est le côté épisodique, — le seul intéressant pour l'opinion, — de ce procès trop privé et trop intime pour se prêter, par ailleurs, à de longs exposés. Si même il n'avait jamais été fait allusion dans la presse à l'émotion qui s'est manifestée parmi les amateurs et les marchands de tableaux, nous n'eussions point songé à demander à un de ses rares confidents en quoi consistait le procédé de M. Etienne. On a comparé l'inventeur à un autre Lemoine. Il voudra sans doute, lui-même, à son heure, prouver que, sur ce point, le jugement des non initiés fut téméraire. Et c'est alors que, vraiment, le débat devindra curieux.

Le *Messager* raconte la curieuse histoire suivante qu'il a trouvée relatée dans une gazette georgienne, *The Atlanta Journal* :

On expose en ce moment, à Atlanta, un fragment de muraille qui provoque l'étonnement de la ville entière. Il a été détaché d'une maison absolument neuve. Peu de temps après la construction de cet immeuble, une tache de vilaine apparence devint visible sur le pan de mur dont il est question. On n'en découvrit pas l'origine et, à la stupéfaction générale, on constata qu'une ravissante tête de femme se dessinait au-dessus de la tache primitive. Puis, le corps devint ensuite apparent et sur ses genoux était assis un enfant. Un autre enfant dont la ressemblance avec le premier était très sensible, se montra ensuite en même temps que d'autres effigies, entr'autres un corps enveloppé déjà de son linceul et prêt à être conduit au tombeau.

On se perd en conjectures sur les origines de cette peinture qui augmente sans cesse et devient de jour en jour plus importante. Des prêtres, de différentes religions, des savants, des occultistes même, n'ont pu en donner une plausible explication.

ÇA ET LA

Rêve réalisé et vécu

Il y a quelques années, le capitaine B... fut nommé pour conduire un voilier marchand d'un port de l'ouest de l'Angleterre aux Indes. Il venait de se marier et partit quand même pour Bombay, s'arrêtant d'abord à Madras.

La veille du départ, le capitaine et sa femme ayant rencontré des amis, il dit en plaisantant : « Vous savez, je vais vous laisser une veuve ».

Personne ne fit attention à cela.

Le capitaine partit sur son bateau marchand. Sa femme devait aller le rejoindre plus tard par un bateau à vapeur.

Quelques semaines après son départ un des amis du capitaine dit en déjeunant avec diverses personnes : « Ça ne m'étonnerait pas que Mme A. B... fût devenue veuve, car j'ai fait un rêve étrange sur le capitaine.

Je l'ai vu dans sa cabine. Il disait à un de ses compagnons : « Chargez les voiliers, il faut que j'arrive à Bombay... »

Son compagnon partit, mais il ne put augmenter la vitesse du navire. Une seconde fois le capitaine dit : « Il faut que j'arrive à Bombay. » Il quitta sa cabine et s'élança sur le pont, mais je l'entendis jeter un cri de terreur : « Ah ! mon Dieu, nous sommes perdus!... »

Tel a été mon rêve. Un des amis du capitaine qui était présent demanda: « Comment était le compagnon du capitaine dans votre rêve?...

« C'était un homme trapu, barbe noire, teint basané. »

L'interlocuteur sourit, haussa les épaules et dit : « Celui qui s'embarqua avec le capitaine B .. était grand, mince et blond. »

La conversation s'arrêta là et on n'y pensa plus.

Le bateau n'arriva jamais à Bombay.

Quelques années plus tard, un étranger vint pour affaires dans la maison de celui qui avait fait ce rêve. En l'attendant, il feuilleta un album et regarda longuement une photographie.

Comme le maître de la maison entrait, il lui dit :

— Vous avez un vieil ami à moi dans cet album.

— Auriez-vous connu le capitaine B... ?

— Oui, j'étais parti avec lui lors de son dernier voyage, puis ayant eu la fièvre, on me laissa à Madras, tandis que le bateau se dirigeait sur Bombay.

— Comment était l'homme qui vous remplaça ? demanda anxieusement M. X...

— Il était trapu avec une barbe noire et le teint très basané.

M. X... fut abasourdi. C'était son rêve réalisé en tous points.

Ce récit est d'une absolue vérité et l'on peut demander à l'éditeur le nom du capitaine et de sa femme.

(*Le Light*).

L'omoplate prophétique.

Nous lisons dans le *Journal des Débats* qu'avec un peu de superstition, l'explorateur Burchart, récemment assassiné en Chine, aurait sauvé sa vie. Un de ses serviteurs l'avait averti et quitté, ayant lu sur une omoplate la tragique issue réservée à son expédition. De même, il y a peu d'années, pour avoir dédaigné une prédiction semblable, l'explorateur Lenz avait trouvé la mort dans la mystérieuse Tombouctou. Ces oracles ostéologiques sont universellement acceptés en Asie, en Afrique et ils trouvent créance près de nombreux Européens. L'os plat triangulaire et mince qui forme l'épaule des mammifères a depuis longtemps attiré l'attention des hommes. Leur attention redoubla quand ils découvrirent que cet os, soumis à la cuisson, laissait apercevoir des stries et des crevasses dont la singularité se rapportait à certains événements. Les omoplates du mouton, du sanglier, du renne, sont particulièrement informées de l'avenir et leur don prophétique s'exalte sur des charbons. Les voyants, le visage empourpré par la braise, interrogent les dessins de la matière osseuse et y voient apparaître la joie ou le malheur, la vie ou la mort. Ces voyants abondent en Turquie, en Roumanie, en Grèce, en Italie, en Corse. Le docteur Richard Andrée rapporte dans la *Feuille de correspondance pour l'anthropologie* qu'une omoplate avait prédit le destin de Napoléon. Un vieux berger, tout à fait illettré, mais expert en oracles, avait vu sur un os, pendant que le grand homme était encore enfant, un arbre qui dressait vers le ciel de hautes et fortes branches et que soutenaient à peine de débiles racines. Et le berger-prophète avait annoncé qu'un Corse conquerrait le monde, mais seulement pour peu de temps.

LES LIVRES

L'ALMANACH ILLUSTRÉ de l'Echo «du Merveilleux» pour 1910

Le succès de l'*ALMANACH ILLUSTRE DE L'ECHO DU MERVEILLEUX* dépasse toutes les prévisions et nous ne saurions trop remercier nos lecteurs de l'intérêt qu'ils manifestent en faveur de cette publication nouvelle. Un moment nous avons pu craindre, en raison des nombreuses demandes qui parvenaient à l'administration de l'*Echo*, que l'Almanach étant épuisé il nous serait impossible de donner satisfaction aux souscripteurs. L'éditeur nous rassure en nous informant qu'un nouveau tirage vient d'être fait qui permet désormais de répondre à toutes les demandes.

Nous rappelons à nos lecteurs que l'Almanach, publié sous la direction de Mme Gaston Mery avec les notes et documents laissés par son regretté mari et la collaboration des principaux écrivains de l'*Echo du Merveilleux*, est des plus intéressants et comprend 196 pages de texte avec illustrations.

Son prix de un franc le met à la portée de toutes les bourses. (1 fr. 25 franco. *Ne pas envoyer de timbres-poste.*)

* * *

LA GARDE AU RHIN PAR EMILE HAYEM. Un vol. grand in-18, relié, avec couverture en couleur 10 fr.

Quarante ans après nos désastres, à l'heure où l'on se reprend à parler de rapprochements et d'ententes avec les nations d'Outre-Rhin, maintenant que la grande masse des Français, n'ayant pas vécu les heures douloureuses de l'invasion allemande, doit puiser dans certains souvenirs un patriotisme plus ardent et plus éclairé, *il fallait qu'un livre parût qui fût à la fois un enseignement et une force.*

La Garde au Rhin n'a pas d'autre but.

Ce livre est la démonstration par l'histoire des peuples qui ont gardé le Rhin, que ce fleuve est la frontière naturelle qui sépare les nations gauloises et les nations germaniques.

Rien de plus instructif pour les jeunes Français. Ils y trouveront décrite toute l'histoire des luttes sur le Rhin entre Gaulois et Germains, et les efforts constants fournis par leurs pères pour gagner leurs limites naturelles ou s'y maintenir.

Rien de plus *salutaire* aussi pour eux, puisque les nouvelles générations trouveront dans ce livre qui leur est dédié le principe de leur attitude et la force de la soutenir.

L'alliance franco-allemande est possible même désirable, mais sur le Rhin. Tout rapprochement conçu différemment ne saurait être qu'une vassalité pour la France.

Tel est le principe que l'auteur a cru bon de graver dans le cœur des jeunes Français, en l'établissant par la longue histoire documentée, vivante et vibrante des luttes sur le Rhin.

* * *

NOTES ET SOUVENIRS D'UN ANCIEN MARSOUIN, (Cochinchine-Cambodge) par Fred Abaly, un magnifique volume in-8 de 336 pages avec 41 illustrations, cartes et gravures, tiré à 525 exemplaires numérotés sur *Japon Normandy Vellum* à la forme, 15 francs.

L'*Echo du Merveilleux* a déjà parlé tout dernièrement de cet intéressant volume destiné aux curieux et aux bibliophiles.

Au moment où tous les regards se tournent avec angoisse vers notre grande possession asiatique, au moment où M. Koblukowski rentre en France pour conférer avec le ministre des colonies sur la situation critique de l'Indo-Chine et où M. le général Famin, ancien directeur des Troupes coloniales au ministère de la Guerre expose dans le *Journal* la situation alarmante de notre empire colonial d'Extrême Orient, on lira avec un puissant intérêt l'ouvrage de F. Abaly qui, au cours de son journal de route toujours attrayant et très documenté, traite la question d'Extrême-Orient en écrivain qui a su voir, observer et retenir.

Le Gérant : PIERRE SORNIN.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, r. de Verneuil.